

1

Fidèle au rituel qu'elle observait depuis six mois, Skylar Pope ouvrit la galerie d'art de sa tante en commençant par déverrouiller la grille en fer forgé noir qui protégeait la porte donnant sur une ruelle. Puis elle désactiva l'alarme.

Les talons de ses bottes cliquetèrent sur le plancher tandis qu'elle traversait l'atelier pour gagner la galerie proprement dite.

Allumant au passage toutes les lampes, elle alla ouvrir la porte vitrée en façade et déposa sur le trottoir un chevalet de bois signalant que la galerie était ouverte.

Un vent froid balayait les rues de Traterg, s'enroulant autour de ses jambes et soulevant l'ourlet de sa robe, et elle s'empressa de rentrer. De retour dans l'atelier, elle ôta son manteau et le déposa avec son sac dans un placard.

Elle prit quelques instants pour se recoiffer et rajuster la robe qu'elle avait terminé de coudre la nuit précédente. D'une folle originalité, celle-ci était composée d'un savant patchwork de matières — velours frappé, soie froissée, dentelle... — dans toutes les nuances de rouge : de l'orange vibrant au pourpre éclatant, en passant par les roses profonds, avec quelques touches de lavande.

Elle aimait porter ses créations, en attendant de pouvoir un jour créer sa propre marque de vêtements, et elle considérait cette robe comme l'un de ses meilleurs modèles, ou en tout cas celui qui correspondait le plus à sa folie créatrice. Contrairement à son habitude, tante Eleanor

ne lui avait pas demandé de se changer pour aller à la boutique, ce qui constituait une indication supplémentaire de la gravité de son état de santé.

Skylar ouvrit le coffre et en sortit un plateau de bijoux qu'elle déposa dans un présentoir vitré. Elle y ajouta quelques créations en cristal taillé et d'autres objets de prix, en observant avec plaisir l'éclat et la qualité de chaque pièce.

Elle prépara ensuite du café, très fort, comme l'aimaient les habitants de ce petit pays des Balkans qu'était le Kanistan. Tandis que le breuvage noir et odorant passait, elle ouvrit la boîte en carton rose pâle de la pâtisserie du bas de la rue, et disposa des macarons sur un plateau. Créé par sa tante, il était de verre soufflé à la main incrusté de fleurs rouge et or aux couleurs de la bannière nationale.

Il ne lui resta plus qu'à presser la télécommande du système de sonorisation, et un air de Verdi emplît la pièce.

Bien qu'indiscutablement élégante, la boutique n'était pas exactement au goût de Skylar, qui aurait préféré quelque chose de plus vivant. Mais cela convenait à sa tante et aux personnes quelque peu compassées qui venaient là pour acheter des objets d'art.

Skylar songea brièvement à sortir son iPod pour écouter sa propre sélection musicale mais renonça à cette idée. Son travail était d'accueillir les clients et de vendre de l'art, pas de se cacher derrière un carnet à dessin en pensant à de nouveaux modèles pour ce qu'elle qualifiait un peu pompeusement de « collection de printemps ».

En outre, elle ne manquait pas de temps pour se consacrer à sa passion une fois la galerie fermée. Son oncle Luca travaillait toujours tard, et sa tante, épuisée par sa maladie et par le stress, quittait rarement sa chambre, ce qui lui laissait beaucoup de temps libre.

Il n'empêche qu'elle bouillait d'impatience. Les gris et les noirs de la ville en hiver, si différents de la lumière

de Californie du Sud, dont elle avait l'habitude, étaient une source constante d'inspiration et elle aurait pu passer des journées entières à dessiner.

En attendant, elle s'installa au bureau pour rédiger les prospectus de Saint-Valentin. Elle modifiait la police d'écriture et insérait de nouveaux dessins pour enjoliver sa présentation, en regrettant qu'Eleanor ne soit pas assez en forme pour donner son avis, quand la clochette de la porte vitrée l'avertit que le premier client de la journée était entré.

Relevant la tête, elle vit deux femmes d'âge moyen, emmitouflées dans de grands manteaux. Leurs tenues étaient largement démodées et leur accent les situait du côté de la frontière ukrainienne. Peut-être étaient-elles en vacances et cherchaient-elles des souvenirs à rapporter chez elles.

Avant d'accepter ce travail, Skylar n'avait pas pour habitude de juger les gens au premier regard. Mais après quelques jours passés à la galerie, elle avait appris à faire la différence entre un collectionneur sérieux et un touriste qui cherchait une babiole. Les deux femmes appartenaient de toute évidence à la deuxième catégorie. D'ailleurs, elles passèrent rapidement devant les sculptures et les tableaux de prix et s'arrêtèrent devant un présentoir contenant un assortiment de petits objets de verre soufflé.

— Puis-je vous aider ? demanda Skylar.

La plus grande des deux demanda à voir le plateau contenant des bouchons de carafe qu'Eleanor avait créés quand elle avait découvert qu'il existait une demande d'objets bon marché pour les acheteurs occasionnels.

Tandis que les clientes hésitaient, Skylar consulta discrètement sa montre. Aneta était une nouvelle fois en retard. Elle l'avait été toute la semaine, faisant preuve de distraction et de nervosité. Lorsque Skylar, qui l'aurait volontiers aidée si elle l'avait pu, l'avait interrogée, Aneta

avait vaguement évoqué une nouvelle relation sentimentale compliquée, mais n'avait rien voulu dire de plus.

La clochette de la porte tinta de nouveau, et, cette fois, ce fut un homme qui entra.

D'emblée, Skylar constata qu'il ne ressemblait à aucun des clients qu'elle avait pu voir à la galerie. Habillé tout en noir, il était jeune, à peine plus de trente ans, mais il émanait de sa personne quelque chose de résolument viril, une impression de force et d'expérience.

Il balaya la pièce du regard et, lorsque son regard bleu pâle s'arrêta sur elle, Skylar eut la curieuse sensation de le connaître, bien qu'elle fût certaine de ne jamais l'avoir vu auparavant.

Apparemment satisfait par son examen des lieux, il s'avança d'un pas décidé malgré une légère claudication.

Avec son mètre cinquante-cinq, Skylar n'était déjà pas très grande, mais quand il s'arrêta à quelques pas et la toisa, le visage implacable, ses larges épaules obstruant son champ de vision, elle eut l'impression d'avoir rapetissé.

— Parlez-vous anglais ? demanda-t-il.

— Je m'y efforce, dit-elle avec un sourire légèrement moqueur.

— Vous êtes américaine, constata-t-il, apparemment heureux de pouvoir parler sa propre langue.

— Comme vous.

Elle avait deviné avant même qu'il ouvre la bouche qu'ils étaient compatriotes. Il y avait chez lui ce mélange typiquement américain de nonchalance et de simplicité, assorti d'une assurance qui pouvait osciller entre le sans-gêne et l'arrogance.

— Je m'appelle Cole Bennett. Je cherche Eleanor Ables.

Il avait utilisé le nom de jeune fille de sa tante, celui qu'elle avait gardé quand elle s'était mariée trente ans plus tôt.

Sa voix était chaude et profonde, et provoqua un curieux frisson le long de la colonne vertébrale de Skylar.

— Je suppose que ce n'est pas vous ?

— Qu'est-ce qui m'a trahie ? demanda Skylar avec un sourire. Les mèches roses dans mes cheveux ?

Une lueur narquoise dans le regard, il la détailla de la tête aux pieds.

— Je crois que ce sont plutôt les bottes de cow-boy jaunes.

— Je suis peut-être une artiste avant-gardiste.

— C'est possible, mais vous êtes également trop jeune de quelques dizaines d'années. Je me demande même si vous avez terminé le lycée.

— A mon âge, il vaudrait mieux. J'ai vingt-cinq ans. Et demi.

— Vous avez l'air d'en avoir seize. *Et demi.*

Skylar affecta une moue boudeuse.

— Je crois que je suis vexée.

Le sourire de Cole s'élargit.

— Je ne l'entendais pas de cette façon. La plupart des femmes sont flattées quand on leur dit qu'elles paraissent beaucoup plus jeunes que leur âge.

— Pas si on croit qu'elles sont mineures. Quoi qu'il en soit, comme vous l'avez si habilement deviné, je ne suis pas Eleanor Ables. Je la remplace. En quoi puis-je vous aider ?

— Vous n'avez pas de nom ?

— Skylar Pope.

Elle se rendit soudain compte que les clientes s'étaient déplacées vers le comptoir avec leur sélection, et louchaient vers le plateau de pâtisseries.

— Excusez-moi un instant, dit-elle.

Tandis qu'elle se précipitait pour les aider, elle eut conscience que le regard de Cole Bennett épiait le moindre de ses mouvements.

Tout en emballant leur modeste achat comme s'il s'agissait d'un Picasso, elle discuta aimablement avec les clientes, les accompagna à la porte, et revint vers Cole, à qui elle proposa un café.

— Vous parlez très bien la langue, dit-il, tout en la regardant déposer un unique cube de sucre dans la tasse, comme il l'avait demandé.

— Des années de pratique, répondit-elle avec un air modeste. En général, personne ne devine que je viens d'ailleurs.

— Et où se trouve cet ailleurs ?

— En Californie, mais je passais tous mes étés ici quand j'étais adolescente.

Scrutant son visage, elle ajouta :

— Connaissez-vous ma tante, monsieur Bennett ?

— Eleanor Ables est votre tante ?

— Oui, la sœur de mon père.

Il but une gorgée de café et elle fit un effort pour ignorer la façon dont ses muscles jouaient sous la veste de cuir fin, ou la manière dont son pull de cachemire noir se tendait sur son torse puissant.

Elle n'avait jamais dessiné de vêtements pour hommes, mais elle était certaine que le spécimen qu'elle avait devant les yeux se serait distingué par sa classe naturelle et son charme quelle que fût sa tenue. Avec un physique comme le sien, il ne devait pas passer inaperçu auprès des femmes.

— Appelez-moi Cole, dit-il. Et non, je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer votre tante. Un de mes amis a visité Traterg l'année dernière, et il en a rapporté une étonnante figurine de verre. Il ne jurait que par la femme qui l'avait créée et la lui avait vendue. Quand j'ai eu l'occasion de venir au Kanistan, j'ai décidé de rencontrer l'artiste et de voir si je pouvais trouver une pièce du même genre pour moi.

Elle chercha son regard. Tout ce qu'il venait de dire semblait avoir été répété comme un texte qu'on apprend. Elle faillit le lui faire remarquer mais s'en abstint. C'était un client prêt à dépenser une grosse somme. Que lui importait qu'il lui mente sur la raison de cet achat ?

— Quelque chose de particulier a retenu votre attention ? demanda-t-elle aimablement.

Durant les quarante-cinq minutes qui suivirent, Skylar montra à Cole à peu près tout ce qui se trouvait dans la galerie, en commençant par la gamme « arbre de vie » créée par sa tante, qui se déclinait en éléments de vaisselle, vases et autres pièces plus modestes.

Tandis qu'elle passait aux sculptures, puis aux bijoux, elle répondit à des dizaines de questions sur les artistes et leur technique, ainsi que sur elle-même.

La curiosité et l'intérêt de son séduisant client semblaient sincères, tout comme le flirt subtil auquel ils se prêtaient tous deux.

Ils observaient une réinterprétation contemporaine des célèbres œufs de Fabergé quand la porte s'ouvrit sur un nouveau client.

Skylar reconnut un collectionneur âgé qui était venu dix jours plus tôt choisir un nouvel encadrement pour un tableau auquel il tenait beaucoup.

— Monsieur Machnik, quel plaisir de vous voir, dit-elle en anglais, car elle savait qu'il aimait pratiquer sa connaissance de la langue chaque fois qu'il le pouvait. Vous venez sans doute chercher votre Bartow.

— Oui, ça me manque beaucoup de ne plus le voir dans mon salon. Est-il revenu ?

— Hier. Et j'avoue que je n'ai pas pu résister à l'envie d'y jeter un œil. Vous aviez raison pour l'encadrement

doré. Ça rehausse à merveille la lumière du ciel. Il est au coffre. Je vais vous le chercher tout de suite.

Elle se précipita vers le fond de la pièce, impatiente de conclure cette transaction avant que Cole Bennett ne perde patience et s'en aille sans rien acheter.

Le tableau était là où elle l'avait laissé, enveloppé dans du papier brun, trente centimètres sur trente centimètres cadre compris.

Elle le prit sur le rayonnage et revint vers le showroom, où elle retrouva son client au comptoir.

Détachant avec précaution la facture scotchée dessus, elle écarta le papier qui enveloppait son trésor.

Le petit cri de surprise de M. Machnik jaillit à l'unisson du sien.

— C'est une plaisanterie ? demanda le vieil homme, en s'étouffant à demi.

Observant le cadre sculpté et doré à la feuille qu'elle avait réemballé lorsqu'il était revenu de l'atelier l'après-midi précédent, Skylar sentit son poulx s'emballer.

Le magnifique paysage de campagne avait laissé place à un simple carré de carton blanc.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

— Où est mon tableau ? demanda l'homme d'un ton furieux.

— Je ne sais pas, dit-elle, tout en regardant autour d'elle comme si le tableau s'était sauvé tout seul du coffre pour se cacher derrière une sculpture. Il était dans son cadre, hier.

Elle croisa les yeux de Cole et fléchit sous l'intensité de son regard.

— J'exige de savoir ce qu'il se passe, s'exclama Machnik. J'ai acheté ce tableau cinquante mille euros et, comme vous le savez, il en vaut aujourd'hui le triple.

— Je sais, monsieur. Il est possible qu'Aneta l'ait déplacé

par erreur. Je m'en occupe tout de suite. En attendant, laissez-moi vous offrir une tasse de café.

— Non, merci, dit-il en vérifiant l'heure à sa montre de gousset. J'ai un rendez-vous. Mais je serai de retour à 16 heures, et je compte bien revoir mon tableau.

— Oui, je comprends, dit Skylar d'une voix mal assurée, tandis qu'elle composait le numéro d'Aneta.

La jeune fille répondit à la première sonnerie, comme si elle attendait un appel.

— Dieu merci, vous êtes là, dit Skylar.

Alors que la clochette annonçait la sortie de Machnik, elle s'aperçut confusément que Cole emboîtait le pas du vieil homme et pesta intérieurement contre le cours des événements.

— Je ne peux pas parler, dit Aneta.

— Il le faut, insista Skylar. Qu'est-il arrivé au tableau d'Oleskii Machnick ? Celui qui se trouvait dans le coffre.

— Quoi ? Je ne suis pas au courant. Il faut que je raccroche, maintenant.

— Non, attendez. Il a disparu, Aneta. La toile de Bartow était dans le coffre hier après-midi et elle n'y est plus. Il ne reste que le cadre. Vous l'avez déplacé ?

— Je ne peux pas parler, répéta Aneta d'une voix à peine audible.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Et pourquoi n'êtes-vous pas à la galerie ?

Skylar cessa de poser des questions quand elle s'aperçut qu'Aneta avait raccroché.

Elle appuya sur la touche bis, mais il n'y eut pas de réponse cette fois.

Sa frustration était telle qu'elle eut envie de lancer le téléphone contre le mur. Si elle ne trouvait pas de solution à cette situation, il faudrait prévenir sa tante et demander l'intervention de la police.

Elle se rua vers le coffre, écartant des objets, déballant d'autres paquets.

Avait-elle fait une erreur ? Avait-elle, par inadvertance, déplacé elle-même le tableau ?

— Je peux vous aider ? demanda Cole Bennett depuis le seuil.

Elle leva les yeux vers lui, trop choquée pour parler. Elle l'avait complètement oublié.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre, poursuivit Cole, comme s'il avait conscience de son incapacité à formuler une phrase cohérente.

Elle continua à le dévisager, hébétée.

— J'ai pris la liberté de verrouiller la porte et d'y apposer le panonceau « fermé », ajouta Cole.

Puis il sauta du coq à l'âne.

— On dirait que votre collègue sait quelque chose.

Cette remarque eut pour effet de redonner la parole à Skylar.

— Comment pouvez-vous savoir ce qu'elle a dit ?

— Je l'ai deviné à votre réaction. J'ai raison ?

— Je pense, mais elle n'a rien voulu m'expliquer au téléphone.

— Dans ce cas, il faut aller la voir. Savez-vous où elle vit ?

— Je connais l'adresse. Enfin, pas par cœur. Mais je sais où la trouver. Elle est dans le carnet sur le bureau. Seulement il va falloir que j'appelle un taxi, ou que je trouve le bon bus.

— Vous pouvez aussi appeler un ami.

— Je n'ai pas d'amis ici, seulement ma famille, dit-elle en se dirigeant vers le bureau.

— Votre tante...

— Elle ne doit rien savoir.

— J'ai l'impression que M. Machnik ne va pas en

rester là. Et pourquoi son tableau vaut-il maintenant le triple de ce qu'il l'a payé ?

— L'artiste est mort en début d'année. Le prix de ses toiles s'est envolé. Si je ne retrouve pas ce tableau, il va falloir le rembourser.

Luttant contre un début de panique, elle se demanda jusqu'à quelle hauteur l'assurance interviendrait.

— Votre tante..., insista Cole.

— Je ne peux pas lui en parler. Elle est gravement malade.

— Je suis désolé.

Il y avait de la compassion dans sa voix.

— Je propose quelque chose, reprit-il sans tarder. J'ai une voiture de location. Je vais vous y conduire.

— Je ne peux pas vous demander...

— Je ne crois pas que vous l'ayez fait. Vous venez ?

Il ne fallut pas plus d'une minute à Skylar pour étudier les options qui se présentaient à elle, et conclure qu'elle n'avait pas vraiment le choix.